

Témoignage

PAR MARIE LAURE FRUCHARD

Ce témoignage, pendant de celui de Mme Leprette, maman de Mathieu, présenté dans la revue précédente, est, comme ce dernier, celui d'une mère particulièrement impliquée dans l'éducation de ses enfants.

Toutes deux ont cherché ce qui leur convenait le mieux pour communiquer avec le moins de restrictions possibles avec leurs enfants et pour leur fournir les meilleurs outils linguistiques envisageables compte tenu de leur importante surdité. Chacune de ces familles a emprunté des chemins bien différents pour y parvenir mais elles y sont parvenues pourtant toutes deux avec succès.

Je m'appelle Marie-Laure Fruchard et je suis maman de deux enfants sourds, âgés actuellement de 9 et 7 ans. Ils ont été pris en charge au CEOP tous petits, le premier ayant été admis à 18 mois et la deuxième à six mois.

Nous avons fait dès le départ le choix de la langue des signes. Ce choix s'est avéré au fil du temps tellement profond, tellement riche et épanouissant que dans mon évolution professionnelle, je suis ensuite devenue interprète en langue des signes.

Cette langue a donc énormément de valeur pour moi et pour mes enfants.

POURQUOI AVONS-NOUS CHOISI LA LSF COMME PREMIÈRE LANGUE ?

♦ Nos enfants sont **sourds profonds** du 3^{ème} groupe : avec des prothèses traditionnelles, le gain prothétique attendu était très faible.

♦ Nous avons souhaité **communiquer sans attendre** ; il y avait pour nous une véritable urgence à communiquer avec nos enfants et la voie orale semblait extrêmement difficile à cette époque-là.

♦ Très rapidement, j'ai compris qu'il fallait absolument **communiquer dans les deux sens**, réception et émission de messages. Je voulais pouvoir dire des choses à mes enfants mais surtout je souhaitais que, eux, puissent également me dire des choses, exprimer leurs envies, faire des commentaires. Je voulais que l'on établisse le plus tôt possible une communication égalitaire où chacun aurait les moyens de s'exprimer et d'écouter pour ensuite débattre, argumenter, donner des avis. J'ai pris conscience de cela très tôt : quand le diagnostic de surdité a été posé, le médecin phoniatre nous a conseillé un stage de LPC, où nous nous sommes rués immédiatement. J'utilise encore le LPC aujourd'hui quand cela nous est utile, mais à l'époque je me suis rendu compte qu'avec un bébé de 15 mois, l'échange en LPC allait être difficile et ne pouvait pas nous per-

mettre communication équilibrée. En effet, si je commençais à raconter des choses à mon enfant en les codant, je me disais bien qu'il finirait peut être par les comprendre un jour mais je savais que lui, en revanche, ne pourrait pas me parler tout de suite, que la langue orale allait prendre du temps à se mettre en place, qu'il ne pourrait pas coder tout de suite, et donc qu'il ne pourrait pas s'exprimer et qu'il n'y aurait pas d'échanges construits entre nous.

Je me suis alors demandée ce que l'on pouvait avoir comme communication allant dans les deux sens avec un enfant tout jeune : il n'y avait que la langue des signes, qui s'est imposée comme une évidence.

♦ Communiquer tôt avec mes enfants, cela ne signifiait pas seulement leur dire que c'était l'heure de manger ou de dormir : c'était aussi leur **expliquer le monde** très tôt pour leur permettre de construire une représentation du monde normale pour leur âge. Un enfant sourd ne sait ce que qu'on lui dit personnellement. Les enfants entendants vont prendre des informations en écoutant sans écouter, en écoutant des conversations qui ne leur sont pas destinées, en écoutant la télé, les gens dans la rue, dans un bain de langage permanent. Les enfants sourds ne bénéficient pas de cette imprégnation. J'ai donc commencé très tôt à expliquer en face à face quantité de choses à mes enfants afin qu'ils acquièrent aussi précocement que possible la connaissance que les enfants entendants du même âge pouvaient avoir, afin qu'ils n'aient pas de retard.

Je me souviens d'un exemple très concret. Mon fils avait 2 ans et demi et c'était un jour de grève à Paris, donc le bazar : les parents sont excités, tout le monde est énervé, on s'agite pour organiser la journée avec cette contrainte. Pour un enfant sourd, la grève a des conséquences importantes : le taxi arrive en retard, il manque des personnes au CEOP, tout le monde est sur les nerfs, il met plus de temps le soir pour rentrer en raison des bouchons, etc. De plus, comme nous habitons entre République et Nation, nous voyons passer toutes les manifestations, notre rue est bloquée par des cars de CRS équipés de boucliers et de matraques et

tout ceci peut paraître inquiétant pour un enfant sourd. Je lui ai donc expliqué en langue des signes qu'il y avait grève. Ce signe "grève" a été introduit avec une explication signée : les conducteurs de métro et de bus ne sont pas contents, ils vont arrêter de travailler pendant un jour puis ils vont se rassembler et marcher ensemble dans notre rue en brandissant des panneaux, la police sera là pour surveiller que tout se passe bien ; tout ce que tu vas vivre aujourd'hui, qui est un peu bizarre, c'est à cause de la grève. Le concept de grève a donc été installé très jeune (*rires*) ! Mais l'important était effectivement d'expliquer ce qui allait arriver dans cette journée et qu'un enfant sourd ne peut pas comprendre tout seul. Ensuite, le mot "grève" est arrivé en français, des années plus tard. Je me souviens que Mme Marta Torres, qui travaillait au Ceop à l'époque, a été très surprise car ce jour-là, mon fils est arrivé dans l'établissement en expliquant très posément en LSF "Aujourd'hui je suis en retard car il y a la grève !".

La langue des signes a donc permis de construire l'imaginaire de l'enfant et de le faire grandir avec son âge. L'objectif était aussi de transmettre très vite des connaissances, des concepts.

♦ Un élément également très important pour nous était le fait de **partager l'effort de communication**. On ne pouvait pas envisager qu'un enfant de 15 mois porte seul la relation de communication avec ses parents. La communication avec un enfant sourd est un peu comme un voyage, où les parents et l'enfant seraient chacun sur une montagne, séparés par un gouffre qui serait la surdité. Nous avons pensé que c'était à nous de traverser le gouffre les premiers et de construire notre pont (la LSF) pour le rejoindre sur sa "montagne". Plus tard, on tisserait un pont de sa montagne vers la nôtre (le français). On ne peut pas demander à un enfant si petit de faire seul tout le chemin vers la langue de ses parents.

Je me souviens très bien du jour où mon fils a compris que j'avais appris la LSF pour lui : il avait environ 6 ans et ça a été une révélation pour lui, il m'a posé plein de questions sur mes stages, mes difficultés à apprendre et de ce jour, il a commencé à nous parler oralement, de plus en plus et sa progression en français a été fulgurante : il avait compris qu'il pouvait lui aussi tisser une partie du pont.

Nous avons donc appris et investi la langue des signes et nous avons beaucoup signé en famille. Pourtant, un jour, nous avons choisi l'implant cochléaire.

POURQUOI AVOIR CHOISI L'IMPLANT ?

Il est vrai que c'est un parcours qui peut sembler très bizarre parce que peu de parents font ce choix. Pourquoi donc avoir choisi l'implant ?

♦ Curieusement, les raisons sont les mêmes que celles du choix de la LSF : des enfants sourds profonds du 3^{ème} groupe qui n'auraient, avec des prothèses traditionnelles qu'un **gain prothétique limité et insuffisant** pour permettre une bonne réhabilitation de l'audition puis de la parole. Pour entrer dans l'oral, cela allait donc être très difficile avec des prothèses conventionnelles. Nous avons envisagé l'implant cochléaire non pas comme une fin en soi, mais comme un outil supplémentaire, une "super prothèse" qui permettrait de mieux entendre en minimisant les efforts à fournir.

♦ Le bilan pré-implantatoire, les examens et le temps de la réflexion pour nous ont pris presque deux ans. Les gens qui connaissaient nos enfants nous encourageaient à les implanter car les enfants étaient ouverts, curieux avec une **grande appétence à la communication** et on estimait qu'ils montraient les dispositions nécessaires pour être intéressés par la communication orale et s'investir dans leur implant.

♦ L'autre raison qui nous motivait est que j'étais devenue l'interprète de mes enfants. Ils me demandaient tout le temps, quand il y avait du monde à la maison ou devant la télévision : "Il dit quoi ? Il dit quoi ?". Quand mon fils a eu 3 ou 4 ans, je me suis donc dit qu'il avait besoin de **prendre son autonomie** (et moi aussi car je ne pouvais être avec lui tout le temps), qu'il devait aller de lui-même vers le monde des entendants et qu'il crée lui-même ses relations sociales. On ne peut pas être constamment accompagné d'un interprète, il faut pouvoir construire ses relations interpersonnelles de manière autonome.

♦ La **pression scolaire** a également été un facteur de choix de l'implant. Nous habitons en effet à Paris et nous n'avons pas envisagé de déménager. Dans notre région, il n'y a pas d'école bilingue "pure" telle qu'on l'entend à Poitiers ou à Toulouse. Pour suivre une scolarité la plus normale possible, il faut quand même passer par l'oral. C'était donc une espèce de "non-choix", au niveau de la scolarité, qui nous a poussé à choisir l'implant cochléaire.

♦ Nous ressentions également une **pression sociale et familiale** de la part de toutes les personnes qui nous entouraient et notamment des grands-parents. Ceux-ci exprimaient une grande souffrance avec leurs petits enfants et une totale incapacité à surmonter leur douleur. De ce fait, aucun lien entre les générations ne se construisait.

♦ Enfin à titre personnel, j'avais aussi une très profonde **envie d'entendre un jour la voix de mes enfants**. On a beau avoir une communication signée très riche, il est important d'entendre ses enfants parler notre langue aussi. C'est très fort. C'est ce que j'explique à mes amis sourds : quelque part, nous les entendants, nous

avons besoin d'entendre la voix de nos enfants. Cela ne s'explique pas, c'est quelque chose de très profond. Mes enfants m'appelaient "maman" en LSF mais le jour où j'ai entendu l'un puis l'autre prononcer le mot magique "maman" d'une jolie voix comme toute neuve, j'ai été submergée par l'émotion.

Ainsi, nous nous sommes retrouvés avec des enfants signeurs et implantés.

Nous avons maintenant 5 ans de recul puisque le 1^{er} implant a été posé en 2004, (mon fils avait 4 ans) et le 2^{ème} en 2005 (ma fille avait 3 ans). Ces implants sont considérés comme "tardifs" car ils n'ont pas du tout été posés dans les âges préconisés actuellement.

5 ANS APRÈS L'IMPLANT, QUELS CONSTATS PEUT-ON FAIRE ?

♦ Nous pouvons remarquer d'abord que **la bataille pour la LSF et contre les préjugés** n'est pas complètement gagnée, mais que les choses progressent. Dans notre cheminement, c'est peu dire que les professionnels qui travaillaient avec nous n'étaient pas du tout convaincus par ce que l'on faisait. Certains même s'opposaient ouvertement à notre projet bilingue. L'équipe médicale du centre implanteur a exprimé beaucoup de réticences au démarrage. Ils voulaient qu'on arrête de signer, nous culpabilisaient en nous disant qu'avec le confort de la LSF les enfants n'allaient pas investir l'oral et leur implant, et nous ont demandé explicitement de "*ranger nos mains*". Nous avons subi pas mal de pression pour nous convaincre d'arrêter de signer. Mais comme je suis têtue et que j'adore la LSF, j'ai suivi mon intuition jusqu'au bout qui est de considérer que les deux langues allaient se compléter et s'enrichir mutuellement ! Je me souviens de grosses "prises de bec" avec des orthophonistes ou d'autres professionnels pour affirmer que je maintenais le cap, que l'on continuait à signer à la maison, qu'il y avait des moments où on ne portait pas les appareils. Au fil du temps, la réussite de l'implant cochléaire s'est avérée fulgurante pour les deux enfants. Les implants sont devenus très vite fonctionnels, et en conséquence, la pression anti-signer s'est miraculeusement relâchée ! Aujourd'hui, on me laisse signer et plus personne n'ose faire de commentaire à ce sujet ! On m'invite même à témoigner à l'ACFOS ce qui prouve le chemin parcouru ! C'est une bonne chose, car je suis arrivée à prouver à partir d'une intuition que la langue des signes n'était pas contradictoire avec l'implant cochléaire et que cela pouvait au contraire aider à obtenir de très bons résultats.

♦ J'ai remarqué que **la langue française a été acquise comme une langue étrangère** pour mes deux enfants. J'observais leurs apprentissages et cela me faisait penser à ma propre enfance quand j'apprenais l'anglais en 6^{ème}. Au début, ils ont commencé par du copier-coller,

et ensuite (grâce également au gros travail des orthophonistes du CEOP), ils sont allés vers une construction plus analytique, notamment pour ce qui est des conjugaisons, des verbes, les genres des noms, etc., qui sont des choses que l'on ne perçoit pas par le bain de langage même si l'implant fonctionne bien. L'étape du copier-coller donne des exemples drôles quand on est confronté pour la première fois à la polysémie du mot ou du signe. Mon fils avait, par exemple, appris à mettre sur tel signe le mot "bille". Un jour que je cuisinais, il me dit : "*je veux un gâteau de billes*". En fait, ce signe était aussi la façon dont on nommait les olives. En le faisant signer ce qu'il voulait dire, j'ai compris qu'il voulait un cake aux olives. On en a profité pour introduire la polysémie du signe olive/bille et un nouveau mot [cake] pour qualifier une sorte de gâteau. Au début, les enfants faisaient du "signé-français", et petit à petit, avec la progression de ce travail analytique, on est arrivé à des formes du français qui sont normales.

♦ Nous avons donné aux enfants **le libre choix d'une communication à la carte**. A la maison, nous communiquons en langue des signes ou en français et ils ont la liberté totale de mettre ou non leurs appareils sur les temps de vie familiale. Les audioprothésistes sont souvent paniqués : "*Comment, il est resté 3 jours sans appareils !*". Pire, on peut rester une semaine sans implant et sans prothèse, cela ne gêne en rien : les enfants continuent à nous parler, on leur répond en LSF. Ils ont vraiment le choix de la langue, donc ils choisissent ce qui les arrange le plus en fonction des circonstances, avec cette notion fondamentale de plaisir.

Cette relation français oral/LSF a créé beaucoup de confiance, de respect et de complicité entre nous car tout le monde respecte la langue de l'autre. Spontanément, les enfants nous parlent. Ils ont compris que nous pouvions signer vers eux pour faciliter leur compréhension, mais eux nous parlent toujours. C'est une interaction constante et riche entre les deux langues, qui sont présentes tout le temps. Chaque langue soutient l'autre. Souvent pour eux le français est la langue d'émission, ils l'utilisent quand ils ont quelque chose à dire. A l'heure actuelle, on peut dire que le français est leur langue première car quand ils veulent s'exprimer, ils le font en général en parlant. Mais ils préfèrent toujours qu'on leur dise les choses en langue des signes car la réception est plus facile.

♦ L'autre aspect de cette liberté de langue est que **nous ne sommes pas dépendants de la technologie** : si l'implant tombe en panne (ce qui arrive plus souvent que ce que les constructeurs avaient promis !), notre vie n'est pas bouleversée et les enfants ne sont pas paniqués. Nous avons eu une panne définitive d'implant dans la semaine du 15 août, au moment où l'hôpital et le constructeur d'implant ne répondaient pas au téléphone. N'ayant pas envie d'écourter nos vacances pour revenir à Paris régler ce problème technique, l'un de

nos enfants est resté trois semaines sans implant. L'autre, par solidarité, a décidé de ne pas porter le sien pendant cette période. Nous avons passé des vacances formidables alors que, pour des enfants dépendant de leur implant, les vacances auraient viré au cauchemar. Personne ne peut garantir la durée de vie des implants (pour la partie interne) ni la fréquence des pannes : éviter le stress lié à ces aléas est un atout important. De même nous pouvons sans aucune rupture de communication aller à la piscine, faire du bateau, du canoë, passer une journée dans le sable sans appareils.

LA PUISSANCE DE LA LSF

♦ La puissance de la langue des signes réside dans le fait que **le sens est immédiat**. On dit quelque chose en langue des signes et les enfants le comprennent tout de suite.

♦ **L'effort de compréhension s'en trouve donc complètement éradiqué**. Les enfants n'ont pas à investir une énergie colossale pour comprendre, en déployant restes auditifs, lecture labiale et des stratégies de suppléance mentale. L'énergie ainsi économisée peut être conservée à 100 % pour les apprentissages. Avec la LSF, tout est mobilisé pour les apprentissages qui peuvent enfin se construire avec du sens et beaucoup de plaisir.

♦ La LSF permet également de faire des **vérifications sur le sens**. Un exemple récent : nous faisons une lecture avec ma fille. Dans son texte apparaissait cette phrase : *"La sorcière vit une très belle maison"*. J'avais repéré la présence du passé simple, qui n'est pas une forme que l'on utilise tous les jours. J'ai demandé à ma fille ce qui se passait : *"Qu'est-ce que fait la sorcière ?"* (utilisation du présent). Elle me répond la phrase par cœur (stratégie typique des enfants sourds !) : *"La sorcière vit une très belle maison"*. Je lui demande alors de me signer ce qu'elle a compris. Elle me fait le signe de la sorcière qui habite dans une belle maison. Je lui ai alors expliqué que la sorcière ne vivait pas dans une belle maison mais qu'elle avait vu une belle maison et que "vit" pouvait être le verbe vivre au présent ou le verbe voir au passé. Je lui ai aussi montré que dans la phrase, il manquait le mot "dans" qui aurait été alors associé au sens "habiter".

On peut donc avec la LSF donner beaucoup d'explications : c'est une phrase au passé, c'est un verbe irrégulier, etc.

♦ On remarque aussi que **lorsque le sens est là, le lexique en français se construit spontanément**. Pour illustrer cela, j'ai créé un texte à trous dans lequel j'ai enlevé tous les mots que ma fille de CP ne connaissait pas : c'est pour moi non pas un texte de lecture mais un texte qui permet d'acquérir des connaissances. Il est

donc orienté vers l'éveil de l'enfant et non l'analyse de la langue française. Il se trouve dans un livre de notre bibliothèque personnelle.

Extrait de "L'imagerie des petits gourmands" (Fleurus), page 92 - Lecture en CP

"L'eau :

L'eau que l'on boit, qui sert à laver les mains et on arrose les, est puisée dans les sols ou dans les rivières. du soleil et du vent, l'eau des sous forme de nuages que le vent vers la terre. Puis elle tombe en pluie, en ou en neige. Une partie dans le sol et L'eau être dans une (....) Quand l'eau est propre, elle est rejetée à la rivière et elle retourne à la mer."

Il faut noter que le texte à trous est valable à l'écrit, mais aussi en LPC : même codé, ce texte conservera les trous au même endroit pour un enfant du même âge et le LPC n'apportera pas de compréhension des mots inconnus.

Je raconte donc le soir à ma fille un de ces petits textes en LSF. Vous pouvez voir sur cette image l'air de gourmandise de ma fille de 7 ans. Elle se dit *"super, c'est mon histoire en langue des signes, je vais tout comprendre !"*. Ensuite, elle argumente et reformule, s'approprie le contenu, la connaissance. Une fois que cette petite histoire a été racontée en langue des signes, le





texte à trous peut se remplir tout seul :

Extrait de “L’imagerie des petits gourmands” (Fleurus), page 92 - Lecture en CP

“L’eau :

L’eau que l’on boit, qui sert à laver les mains et avec laquelle on arrose les cultures, est puisée dans les sols ou dans les rivières. Sous l’effet du soleil et du vent, l’eau des océans s’évapore sous forme de nuages que le vent pousse vers la terre. Puis elle tombe en pluie, en grêle ou en neige. Une partie s’infiltré dans le sol et constitue des réserves.

L’eau pompée doit être traitée dans une station de purification (....) Quand l’eau est propre, elle est rejetée à la rivière et elle retourne à la mer.”

Ensuite, je n’ai plus rien à faire et je peux laisser le livre à l’enfant qui va relire le texte et s’approprier tout le vocabulaire. Par exemple, pour le mot “culture” : l’enfant va identifier cela à l’image rendue en LSF de plantes qui poussent. Le mot “évaporer” sera évident avec l’image de l’eau qui remonte vers le ciel. Les océans apparaîtront comme un synonyme de mer, etc.

J’ai remarqué ce fait notamment avec mon fils : quand on laisse le livre à l’enfant, après lui avoir tout expliqué, le vocabulaire revient tout seul. Et quelques jours ou semaines plus tard, on entend ces mêmes mots inconnus jusqu’à la lecture qui ressortent spontanément dans sa conversation parlée.

LA LECTURE POUR LES SOURDS : UN ENJEU ÉNORME

La lecture pour les sourds est un enjeu énorme car c’est un **vecteur de communication** essentiel, ne serait-ce qu’entre eux : chat, mail, SMS... Mais l’on rencontre beaucoup de sourds qui écrivent très mal et qui ne sont

pas compréhensibles. Il est donc très important qu’il y ait du sens dans leurs écrits.

La lecture est de plus un **vecteur d’information** essentiel. Une personne illettrée entendante pourra malgré tout être informée de nombreuses choses en écoutant la télé, la radio, en discutant avec ses proches, ses collègues de travail, etc. Un sourd lui ne saura rien de tout cela. On remarque toujours que les sourds adultes qui ont une très bonne culture générale sont aussi de très bons lecteurs.

La lecture est aussi un **vecteur de connaissances, de savoirs et d’intégration**, notamment pour ceux qui n’arrivent pas à oraliser pour communiquer avec les entendants : il est important de pouvoir passer par l’écrit et rédiger des petits mots qui soient intelligibles.

Pour toutes ces choses, il faut autant que faire se peut que la lecture et l’écriture soient acquises **dans le plaisir et non la contrainte**.

Malgré cet enjeu énorme, on remarque encore souvent dans les prises en charge d’enfants sourds, que certaines personnes seraient tentées de favoriser l’articulation et la qualité de la voix au détriment du sens et du fait de bien comprendre. Or une belle voix ne rime pas du tout avec une bonne compréhension. Certains sourds parlent très bien mais ils ne comprennent rien de ce qu’on leur dit parce qu’ils ne lisent pas sur les lèvres, ou qu’ils n’ont pas assez de suppléance mentale, ou pour d’autres raisons. D’autres ont des voix atroces et communiquent très bien !

C’est le problème que pose la belle voix notamment en situation d’intégration : les maîtresses de l’école ordinaire me disent par exemple : “Pourquoi ferions-nous un effort, vos enfants parlent très bien !”. Certes, ils parlent bien, mais ils ne comprennent pas forcément bien.

Pour finir, je reviendrai sur le cliché stipulant que les sourds signeurs sont illettrés. C’est effectivement un fait : beaucoup de sourds gestuels maîtrisent mal le français. Mais le problème n’est pas qu’ils soient signeurs mais bien qu’ils aient été très mal oralisés. On leur a apporté le français de manière tellement inadaptée qu’ils ne savent pas bien lire ni bien écrire, ce qui fait qu’en grandissant ils se sont convertis à la langue des signes. Donc ce sont effectivement bien des sourds illettrés mais ils sont d’abord illettrés à cause de leur éducation et ensuite seulement signeurs.

Il faut donc arrêter de dire que la langue des signes rend illettré ou met le français en danger.

Au contraire, un bilinguisme précoce, avec une langue des signes comme première langue conduit à un meilleur épanouissement, à des constructions mentales, à une communication riche. Lorsque tout les fon-

Questions de la salle

Mme Annie BLUM, Orthophoniste

Avant de donner la parole à la salle, je souhaite souligner l'intérêt du lien qui a été fait avec le témoignage de M. et Mme Leprette (voir CS N°31). Ce qui ressort très fortement, c'est toute l'importance donnée à ce qui est de l'ordre du sens. Les témoignages des 2 familles présentent une démarche différente sur le plan du mode, mais identique sur le plan du fond, avec pour point commun le grand investissement des parents et la primauté donnée à l'accès au sens. Dans les deux cas, cela est également sous-tendu par un travail réel avec des professionnels qui "s'accrochent" au projet des parents, quel qu'il soit. Les éléments à retenir sont d'une part, la compétence de l'enfant et le fait que le sens ait toujours été présent dans l'esprit des parents et des professionnels, d'autre part que la notion de plaisir a été le souci permanent de toutes ces approches. Cela fait partie des choses essentielles auxquelles nous devons réfléchir.

M. Jean-Marc BOROY, Parent

Quand vous parlez à vos enfants aujourd'hui, vous codez ?

Mme Marie-Laure FRUCHARD

Cela m'arrive. Quand je dis des choses extrêmement simples, de la vie de tous les jours et que je sais qu'ils vont comprendre parce que c'est du vocabulaire habituel, je ne code pas, notamment car je parle moins vite quand je code. Par contre, si c'est pour expliquer certains mots ou des verbes, des conjugaisons, etc., alors je code, mais seulement des portions de phrase, pas des histoires entières.

M. Jean-Marc BOROY, Parent

Vous ne pensez pas que vous passez à côté de petites choses ?

Mme Marie-Laure FRUCHARD

Si j'ai des choses essentielles à dire, je le fais en langue des signes qui est ma langue première avec mes enfants. Mais

je vais coder pour le nom des oiseaux par exemple, car en LSF il n'y a pas de nuance entre "mésange" et "condor". Je code aussi les noms propres.

M. Jean-Marc BOROY, Parent

Ma question n'était pas forcément ce que vous codez mais de savoir si quand vous parlez, vous codez tout le temps ?

Mme Marie-Laure FRUCHARD

Non. Quand je parle je ne code pas. Je code juste pour préciser des petites nuances du français. Mes deux enfants sont au CEOP, ils sont imprégnés de code de la même façon, ils ont eu les mêmes orthophonistes et je code de la même manière avec les deux. Or l'aîné aime le code, il décode volontiers et comprend tout, la petite par contre se bouche les yeux dès que l'on commence à coder et me dit "si tu bouges tes mains, tu signes !". Elle préfère la langue des signes. Chaque enfant a choisi sa propre façon d'utiliser le code.

Participante

Je voudrais revenir sur l'intervention de Mme Manteau que je trouve passionnante et qui fait du bien à entendre. En même temps, je voudrais savoir comment on peut gérer concrètement avec les parents d'enfants entendants l'éducation orale telle que vous la présentez quand vous dites que ce qui est indispensable, c'est de présenter les deux langues dès le début, avec rigueur, dans leur totalité et leur complexité...

Mme Elisabeth MANTEAU

C'est tout le travail du projet linguistique d'un service. Le service dans lequel je travaille est un SSEFIS-SAFEP. Depuis de nombreuses années nous avons fait le choix de proposer aux familles des projets individualisés, avant même la loi de 2002, notamment parce que nous sommes un des seuls centres du département.

Nous proposons aux parents dès leur arrivée de démarrer dans les deux moda-

lités. Auparavant, on disait aux parents quelque chose comme : "on va proposer des choses en langue orale, etc. Si ça ne marche pas, on a aussi la langue des signes", un peu comme une "roue de secours".

Maintenant, on accueille les parents, on explique la surdité de leur enfant à eux et on leur dit : "il va pouvoir parler, on va mettre en place de l'éducation auditive. C'est un travail long et difficile mais on va y arriver. Mais il existe aussi la langue des signes pour communiquer avec votre enfant" et nous leur en présentons tous les aspects. Nous avons bien évidemment des cours de langue des signes gratuits pour les parents, c'est incontournable. On a également pour les tout-petits (SAFEP et 1^{ères} années de SSEFIS) un jardin d'enfants bilingue qui fonctionne à temps partiel, dans lequel travaillent une éducatrice de jeunes enfants entendante et un éducateur spécialisé sourd. Toutes les activités sont proposées dans les deux modalités mais cela n'est pas fait n'importe comment.

Par exemple, une histoire sera d'abord racontée en langue des signes, pour que les enfants se l'approprient, puis elle pourra être reprise ensuite en langue orale. Nous faisons également beaucoup d'éducation auditive, de comptines, etc. La langue des signes est présentée par l'intervenant sourd qui est aussi professeur de langue des signes. La LSF est apportée aux parents de façon un peu "théorique" grâce aux cours de langue des signes, et aux enfants de manière plus "pratique" par des interactions, des activités régulières.

Il est nécessaire qu'il y ait de vrai temps d'apports de chacune des modalités, que les familles s'approprient différemment. Nous sommes dans un département assez sinistré économiquement parlant et nous avons aussi des parents qui viennent de loin. Chaque famille a sa propre histoire. Certains parents s'approprient très vite et très bien la langue des signes, d'autres moins. Mais ce qui est impor-

tant, c'est qu'ils fassent la démarche d'un peu de signes pour faire un pas vers la communication de l'enfant.

De la même façon, les parents ont des groupes d'initiation au LPC gratuits à des horaires accessibles car on introduit le LPC quand l'enfant démarre dans l'oral. Certains parents sont convaincus de l'utilité du LPC et pourtant, ils n'arrivent pas à s'approprier vraiment ce code.

Participante

Je voudrais faire un lien avec l'exposé M. Michel Deleau (*voir CS. N°30*). Jusqu'à quel point est-il souhaitable de proposer qu'un enfant, sourd de surcroît, maîtrise deux langues? C'est toute la question du bilinguisme ou de l'imprégnation linguistique d'une langue maternelle. Un enfant sourd de parents entendants peut-il intégrer les deux langues en totalité? Mme Fruchard a fait le choix de l'implant cochléaire car c'était un outil pour accéder à la langue française orale et donc écrite, cela m'a semblé très parlant comme démarche.

Il faut réfléchir aux outils que l'on peut donner à des enfants sourds pour développer au maximum leur langue. En même temps, il faut savoir que pour certains parents, il est difficile d'apprendre la langue des signes de façon spontanée et complète pour l'intérioriser en tant que langue d'émotion.

Comment intégrer le fait d'apprendre deux langues, dont l'une est essentielle car elle véhicule l'histoire familiale et affective, qu'elle est spontanée et qu'elle porte l'émotion, et dont l'autre sera plus une "béquille"? Et en effet, l'accès à l'écrit sans l'oral est fort difficile.

Mme Elisabeth MANTEAU

C'est un développement intéressant sur le bilinguisme. Je dirais que nous sommes loin de savoir tout faire, que ce soit pour la langue orale ou pour la langue des signes. Il faudrait une fois pour toute se débarrasser de nos stériles querelles partisans et mettre en commun ce que l'on sait faire. ACFOS est un des rares lieux en France où on a ces débats d'idées scientifiques, mais il en faudrait beaucoup comme ça.

Ce bilinguisme des enfants sourds n'est pas un bilinguisme ordinaire mais on apprend quand même beaucoup de chose en lisant les écrits des linguistes

sur le bilinguisme ordinaire. Certaines choses se retrouvent autour de cette idée qu'il n'y a pas beaucoup de bilinguisme parfaitement équilibré dans tous les exemples que l'on peut croiser dans le monde. Il reste beaucoup à apprendre pour améliorer notre éducation bilingue des enfants sourds.

M. Antoine RAYMOND, Président de Génération Cochlée

Mme Fruchard, aidez-moi à répondre à nos adhérents, qui sont de jeunes parents qui verront de plus en plus leurs enfants implantés précocement et qui veulent s'impliquer intensément, comme les parents que l'on a vus ce matin et comme vous, dans la réhabilitation de leurs enfants. Nous savons leur dire ce que représente l'investissement pour apprendre le LPC, pour s'investir dans l'AVT ou dans un autre système oraliste. Par contre, j'aurais des difficultés à leur dire ce que cela représente comme investissement s'ils veulent apprendre la langue des signes. Vous avez dit quelque chose de révolutionnaire, en tout cas pour beaucoup de parents ou d'institutionnels qui croient qu'il y a une césure entre les signants et les oralistes, en disant que pour vous la langue des signes a été le moyen de communiquer dans les deux sens. Je crois qu'aucun parent ne peut résister à cela. Ma question est donc : qu'est-ce que cela représente pour des parents d'apprendre la langue des signes avec leurs enfants?

Mme Marie-Laure FRUCHARD

Avec le recul, je dirais que c'est un gros investissement au départ car il faut prendre des cours de langue des signes, les payer, prendre sur son temps personnel ou de vacances. Ce n'est pas une langue facile à acquérir puisqu'elle sort des standards habituels. On ne peut pas l'écrire, il faut donc tout mémoriser visuellement, ce qui est difficile.

Sur la durée, j'ai l'impression que nous avons massivement investi sur les trois premières années, où je n'ai pratiquement fait que de la langue des signes. En revanche maintenant, par rapport à des gens qui ont des enfants du même âge que les miens, je me sens plus "cool"! J'ai l'impression que les autres parents sont toujours dans un petit effort, mais continu, qui ne s'arrête jamais.

En fait, l'investissement sera le même pour tout le monde, sauf que l'effort de la langue des signes sera concentré sur le début de la vie de l'enfant sourd. Une fois que c'est acquis, c'est plus facile. Ceux qui vont choisir l'oral pur vont se confronter à d'autres difficultés au fil du temps, qui vont leur consommer beaucoup d'énergie.

Mais de toute manière, quand on a un enfant sourd, il n'y a pas de mystère, il faut y consacrer beaucoup de temps! Je ne saurais pas dire si l'investissement est beaucoup plus grand pour la LSF que pour le reste. Si l'on veut "chiffrer", sachez qu'il faut 12 semaines de stage pour bien signer. Le LPC peut s'acquérir en un week-end. Mais une fois que les douze semaines sont passées, on a une nouvelle langue à la maison.

M. Cédric LORANT, Président de l'Afideo

Je représente une association de personnes sourdes oralistes. Je voulais juste apporter mon petit témoignage personnel par rapport à l'accès à la langue orale et à l'écrit.

Mes parents ont voulu m'orienter vers une filière orale pure, je n'étais pas maître de la situation. Ils m'ont dit qu'au bout de dix ans de travail, j'ai pu oraliser de façon correcte, en enchaînant les mots côte à côte. Je pense que mes parents ont plus accentué l'effort sur l'écriture. Ils pensaient que j'aurais des difficultés à écrire, à rédiger des lettres. J'ai même subi les cahiers de vacances en écriture, ça m'a un peu perturbé, car c'était le cahier à faire absolument en plus des autres cahiers pluridisciplinaires! Je pense avec le recul que cela m'a beaucoup aidé par la suite, dans mon milieu professionnel notamment où l'accès à l'écriture est fort important.

J'ai aussi eu accès à la langue des signes, pas par mes parents, mais par l'entourage de mon école, où d'autres enfants sourds communiquaient en LSF. J'ai donc appris cette langue "sur le tas", ce qui m'a permis d'échanger avec d'autres, mais ce n'est pas ma voie principale de communication dans la vie de tous les jours. ❖